

LES LAVEUSES EN BORD DE LOIRE, du " lavage à la main " à la " machine à laver ".



Des laveuses au port de la Possonnière vers 1900

L'eau et le linge ont été une affaire de femmes depuis certainement la nuit des temps. Avant l'apparition de la Machine-à-Laver, le linge est lavé à la force des bras par les laveuses et les lavandières. Leur travail est essentiellement manuel avec l'aide d'un battoir et s'effectue le long des cours d'eau ou dans les lavoirs. Ce travail était éprouvant, les laveuses passent leurs journées agenouillées. Si en été l'eau peut être rafraîchissante, en hiver il fallait briser la glace des lavoirs, des bassins ou près des berges pour accéder à l'eau.

La lessive était une tâche dure, longue, fastidieuse, éprouvante. Ne disait-on pas à une sarthoise qu'on réconfortait en raison d'une maternité future ; « *Après tout ce n'est pas plus soucieux qu'une grande buée* ».

Du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale, la buée qui concernait le linge de maison avait lieu deux fois par an : au printemps, appelée lessive des violettes, avant le début des travaux aux champs et à l'automne, aux environs de la Toussaint, à la fin de ces travaux agricoles. Mais, les femmes ne pouvaient laver qu'en dehors des jours bannis : la Semaine Sainte, les Rogations (*les trois jours avant l'Ascension, le moment des processions où les prêtres bénissaient les cultures*), l'Avent, l'Assomption et bien sûr le jour du Seigneur (le dimanche). Dans certaines régions, il avait également le vendredi, car ne disait-on pas : " *Qui lave son linge le vendredi, lave son linceul* ".

Cette buée se déroulait au moins sur trois jours, voire jusqu'à une semaine si la quantité de linge le nécessitait. Le « savonnage » ou « petite laverie » concernait le linge de travail et le petit linge qui étaient lavés au début de chaque semaine, pour être prêts, après séchage, repassage et raccommodage, pour le lundi suivant.

L'essangeage : Le premier jour, le linge était sorti des coffres, du grenier, là où il avait été mis à l'abri des rongeurs et de l'humidité ; il était trié et mis à tremper dans un baquet d'eau froide pour dissoudre les grosses impuretés et décoller la crasse. Premier brossage et premier rinçage qui s'effectuaient à la maison ou dehors.



Le coulage : La lessive se faisait dans un énorme cuvier, vaste récipient en bois, installé sur un trépied, percé d'un trou au fond permettant à l'eau de s'écouler dans la chaudière où elle va bouillir. Avant de le charger, afin d'éviter que le linge ne vienne boucher cet écoulement, on installait de la vaisselle cassée, des morceaux de bois croisés.

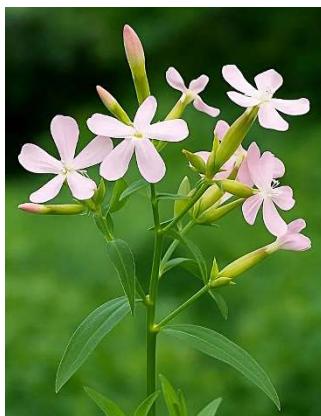
Tout d'abord, un grand drap, tapissait le cuvier. Les grosses pièces y étaient alors disposées puis les plus fines ; les coins du drap étaient noués et quelques boisseaux de cendres soigneusement tamisées y étaient versés. Tous les bois convenaient pour ces cendres, excepté le bois de chêne, avec une préférence pour celui des arbres fruitiers.

Le cuvier était prêt. L'eau chaude de la chaudière, versée à l'aide d'un vide-buée sur le haut, traversait le linge, se chargeait de soude contenue dans les cendres, s'écoulait et retournait à la chaudière par le tuyau. Petit à petit, l'eau de la chaudière montait en température jusqu'à bouillir. Le coulage, opération fastidieuse et épuisante, était reconduit des heures durant, au moins six heures.

Puis le linge restait à tremper toute la nuit. Les cendres après lessivage étaient dispersée dans le jardin et le « jus » de lessive gardé, pour nettoyer le sol quand celui-ci n'était pas en terre battue.



L'écrivaine Colette dans "Prisons et Paradis" écrit : *"Ne jette jamais dans la cendre les épluchures de châtaigne ! C'est que la cendre, fine mouture, était promise à la lessive. Où vous a-t-on élevés pour que vous ignoriez qu'une pelure de châtaigne, un brandon de chêne mal carbonisé, peuvent tacher toute une lessive ? Une des deux maximes d'éducation pratique qui ont régi mon enfance".* Rappelle les attentions apportées à cette cendre. Un chapelet de racines d'iris pour parfumer le linge était ajouté. Cette plante appelée geai était cultivée dans tous les jardins.



Les plantes se substituant au savon : La saponaire, le lierre, Le marron d'Inde

- La saponaire ou encore "herbe à savon", plante commune de nos bords de Loire était utilisée, séchée en décoction.
- De même, le jus de feuilles de lierre ou de marrons d'Inde bouillis, pouvait se substituer au savon, dans des périodes de pénurie.

Le lavage : Le lendemain, le linge était chargé sur des brouettes ou dans des tombereaux pour être apporté au bord de la Loire.

Sur des « selles à laver », souvent les pieds dans l'eau, ou agenouillées dans la boîte à laver dont le fond était garni d'une couche de paille, toute ou partie de la journée, les femmes pratiquaient savonnage, brossage, coups de battoir, rinçage et gestes amples qui projetaient le drap, le laissaient onduler au-dessus de l'eau sans jamais le lâcher.

Papotage et rires ponctuaient cette dure journée de labeur. L'essorage des grosses pièces se faisait à deux, chacune tordant en sens inverse et les pièces de linge, posées sur un tréteau, finissaient de s'égoutter.



Gaston Chevereau écrit dans "Une enfance à la campagne" : « *En faisant pénétrer l'air sous les pièces de linge par un mouvement de la main, elles obtenaient des ballons. Les chemises devenaient des bonshommes rebondis, les mouchoirs des petits ballons de couleurs variées. Cette manœuvre amusait sans doute les femmes car elles riaient lorsque l'une d'elles avait réussi « un gros bonhomme ou une grosse bonne femme », mais elle avait surtout son utilité : elle permettait de se rendre compte si le linge était bien lavé ; par transparence, les taches se voyaient bien.* ».



L'usage du savon est ancien. C'est au XVII^e siècle que le savon de Marseille acquiert sa renommée. Les progrès de la médecine, de l'habillement et de l'hygiène vont assurer sa diffusion.



L'étendage terminait la corvée. À la belle saison, le linge était étalé sur les prés ou sur les haies ou suspendu sur des fils. Dans certain cas, il était difficile de trouver une place convenable pour faire sécher de si grandes pièces de tissu, notamment les draps en chanvre ou de lin, surtout si les prés servaient à faire paître les animaux. À la mauvaise saison, il ne restait plus que l'intérieur de la maison.



Le Blanchiment : Au moment du rinçage dans un bac, pour rendre le linge plus blanc, on utilisait l'azurage au bleu Guimet qui donnait un aspect plus blanc à des tissus légèrement jaunes ou jaunissants. On a utilisé aussi de l'eau de Javel, mais cette dernière usait à terme le linge, aussi était-elle plutôt employée pour désinfecter.

De nombreuses substances bleues et violettes ont servi, avec des succès variables, à blanchir le linge : à base de minéraux il y-a les sels de cuivre, le smalt (bleu à base d'oxyde de cobalt) ; avec des plantes il y a les lichens, l'indigo ; en fin, à base de colorants synthétiques, comme le bleu de Prusse. Déjà, dès la fin du XVIII^e siècle, on utilise l'outremer artificiel ou bleu Guimet, dont plus de la moitié de la production servira à l'azurage.

Toutes les femmes de la maison avaient participé à cette grande lessive, parfois aidées de laveuses qui se rendaient de foyer en foyer au fil des demandes.

A la fin de ces rudes journées, la fête pouvait faire oublier la fatigue, notamment quand cette lessive avait lieu le Mardi-Gras.



A chaque nouveau cycle on pouvait dire que le linge passait de l'Enfer, le cuvier, au Purgatoire, avec le battoir, pour arriver au Paradis avec le blanchiment et le séchage. C'est un linge dont on prend grand soin. Un drap composé de deux pièces de chanvre tissé localement était d'abord rapiécé, puis les côtés passaient au milieu pour en prolonger la vie. Usé jusqu'à la corde, il était utilisé comme torchons, puis finissaient dans les sabots comme "*chaussettes russes*".

A la fin du XIX^e siècle, une "buanderie" est composée d'une grande chaudière en fonte avec un couvercle. Chauffée au bois ou au charbon grâce à un foyer, elle remplace le cuvier en bois. Ainsi la corvée du coulage ne sera plus nécessaire. Les cristaux de soude s'ajoutent à l'emploi des cendres.

Le travail devenant un peu moins pénible, les tissus moins lourds et la notion de propreté qui s'impose, entraînent des changements dans la pratique de la lessive qui devient mensuelle. Arrive alors la lessiveuse en tôle galvanisée, posé sur un petit fourneau, elle reproduit, de façon automatique, le coulage.

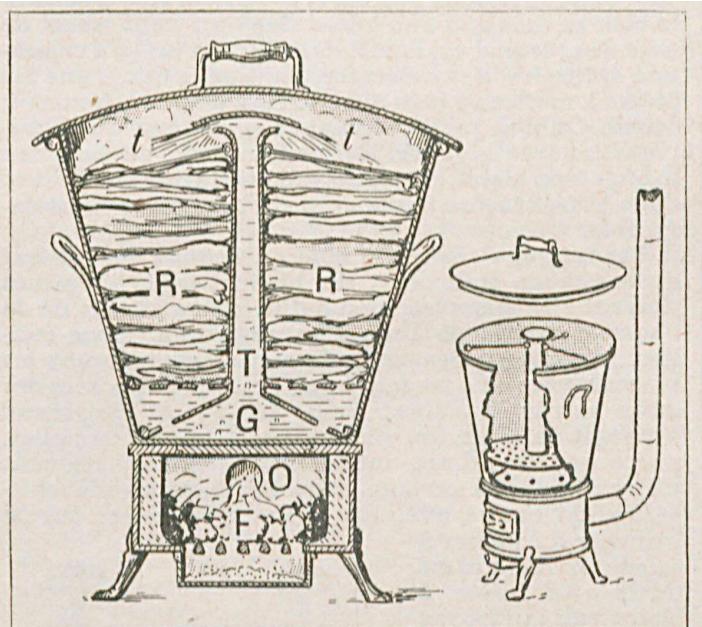


FIG. 374. — Vue d'ensemble et coupe d'une lessiveuse.

F. Foyer; O. Tuyau pour le tirage; G. Espace ménagé pour le double fond; T. Tuyau central par lequel monte la lessive bouillante; t t. Ouvertures par lesquelles la lessive coule sur le linge; R. Linge.

Commercialisée vers 1880, elle atteint les campagnes vers 1900 pour se généraliser après la Première Guerre mondiale. Sa simplicité d'utilisation, ses dimensions modestes permettent un usage dans tous les foyers et le lavage, pour l'ensemble du linge, devient le plus souvent hebdomadaire.

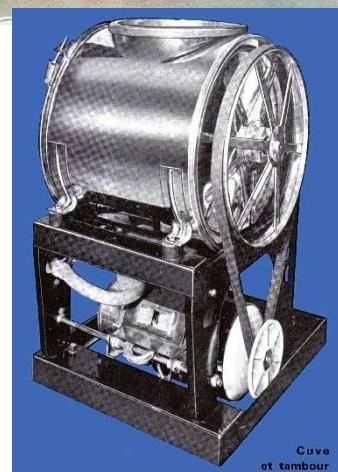
Les premières machines à laver ressemblent à des barattes.



Les premiers brevets, liés à la construction de machines capables de laver le linge de façon mécanique, sont déposés à la toute fin du 18^e siècle par un américain. La première machine à laver mécanique est construite en 1830 en Angleterre par le français Flandria.

Vers 1910, apparaît le lave-linge avec entraînement électrique et à " tambour ". Le premier lave-linge automatique domestique a été introduit en 1937 par l'américain Bendix. Ce n'est qu'à partir de 1952 que General Electric, américaine aussi, va faire vraiment décoller la machine à laver moderne avec sa fonction essoreuse.

À partir des années 1960, l'eau courante et l'électricité équipent un grand nombre de foyers et les machines à laver semi-automatiques intègrent le foyer des ménagères. Le lave-linge soulage les femmes qui, de plus en plus, ont un travail salarié en dehors de la maison.



D'après Patrimoine et Lavois en Sarthe, adaptation Pascal Jouy

Le travail de la blanchisseuse

Au XIXe siècle, les vêtements coûtent très chers, donc on veut les préserver aussi longtemps que possible (en remplaçant seulement quelques morceaux abîmés comme les cols ou les poignets, en les teignant pour raviver la couleur ou pour les transformer en vêtements de deuil, en retaillant une nouvelle robe dans une ancienne, ...). Les vêtements blancs sont très recherchés mais en même temps très salissants et demandent plus de besogne pour les entretenir. Les tissus délicats, qui font les somptueuses toilettes des gens riches, sont tout aussi délicats à laver. La lessive prend beaucoup de temps, il faut donc en avoir ou bien avoir les moyens de déléguer cette corvée à quelqu'un d'autre.

Pour toutes ces raisons, on lave les vêtements aussi peu que possible. On lave couramment les sous-vêtements (chemises, bas, jupons...) ou les petits articles (bonnets, mouchoirs...), mais pour ce qui est du vêtement principal comme une robe, un pantalon ou une redingote, on va d'abord chercher à nettoyer uniquement une tache, ou bien à rafraîchir le vêtement déjà porté en l'aérant ou en le repassant. Seulement, quand un vêtement est vraiment sale qu'on le lave.



Le « savonnage » ou « petite laverie » concernait le linge de travail et le petit linge. Ils étaient lavés au début de chaque semaine, pour être prêts, après séchage, repassage et raccommodage, pour le lundi suivant.

Dans les campagnes, on n'a pas vraiment d'autre choix que de laver son linge à domicile, mais dans les villes, on peut se payer les services d'une professionnelle indépendante ou carrément d'une entreprise qui utilisera de la machinerie industrielle. Et comme on sait déjà que ces machines ont tendance à abîmer les tissus, on peut aussi faire un peu des deux en confiant à l'extérieur ce qui ne craint rien et en continuant de laver chez soi le linge délicat.



La pièce de lavage : la blanchisseuse doit pouvoir accéder à de l'eau froide et chaude. Si la maison est ancienne, il faudra peut-être qu'elle aille chercher l'eau au puit et la faire ensuite chauffer sur un poêle à bois. Sinon elle aura l'eau courante au robinet de la buanderie et comble du modernisme elle pourra soutirer de l'eau chaude au chauffe-eau.

La buanderie est équipée de différents bacs à lessive pour laver le linge séparément en fonction du type d'articles ou de tissus. Là aussi, selon le niveau de modernité des lieux, on peut utiliser des baquets en bois, ou des bassines en zinc voire en tôle galvanisée. Les bassines métalliques ont l'avantage d'entretenir un feu en dessous. Dans les bacs en bois l'eau chauffait dans un chaudron et avec une grande louche on transvasait du chaudron au baquet.

Une fois que le linge barbote dans l'eau chaude savonneuse au-dessus du feu, on le frotte avec ses deux mains sur une planche à laver.



Maintenant que le linge est lavé et que la blanchisseuse est fourbue, elle doit encore essorer le linge, principalement à la main. Si la maison est bien équipée, notre blanchisseuse n'aura pas besoin de le tordre avec ses mains. Elle utilisera une essoreuse. Inventée dans les années 1850, c'est une machine constituée de deux gros rouleaux entre lesquels on insère le linge et qu'on active avec une manivelle. Le linge se fait aplatis et retirer un maximum d'eau. La blanchisseuse peut aller l'étendre sur des cordes à linge ou sur des étendoirs en extérieur, pendant les beaux jours. En hiver, ou les jours pluvieux, elle aura recourt soit à une pièce de séchage, possédant parfois une cheminée ou un poêle, soit au grenier de la maison pour étendre le linge. On pouvait trouver dès le XIX^e siècle des séchoirs à linges sous forme de placards fermés, plus ou moins grands, alimentés par des tuyaux en air chaud.



Enfin, le repassage. Pour ça, une grande table suffit, qui sera recouverte d'une « couverture de repassage ». Du côté des fers à repasser, on ne les pose pas directement sur les braises de la cheminée car ils seraient plein de suie et de cendres. Ils sont posés sur une plaque de métal qui, elle, est chauffée par la cheminée ou le poêle. On pouvait aussi utiliser des fers spécialement conçus pour contenir des braises. Les blanchisseuses utilisaient plus particulièrement le "chauffe-fers", un tout petit poêle en fonte autour duquel on disposait plusieurs fers à repasser.



Le linge est enfin prêt à être rangé dans l'armoire.

D'après Lise Antunes Simoes "Le travail de la blanchisseuse" - 2022.
Adaptation, mis en page et sélection des illustrations : Pascal Jouy



Le repassage



La Blanchisseuse

La lingère



Lingères, blanchisseuses, les demoiselles Morin devant leur boutique, rue St-Jacques à La Possonnière (vers 1905 ?)

Le métier de lingère est associé à l'entretien du linge au début du XX^e siècle,

Au commencement du XIX^e siècle, les lingères entretiennent le linge, surtout le blanc. Elles lavent, repassent, amidonnent jupons, bonnets, chemises, les mettent en forme. Elles peuvent raccommoder et rapiécer le linge qui le nécessite, remettre ou changer les boutons. Elles s'occupent principalement du linge délicat. Les lingères qui, jusque-là, travaillaient dans les maisons nobles et bourgeoises vont se voir solliciter par les paysannes qui ont désormais accès aux dentelles et à la soie, matières qu'elles ne savent pas entretenir.



En effet on ne s'improvise pas lingère. On accède à ce statut après un apprentissage de trois ans. Une condition pour devenir apprentie, c'est d'avoir les ongles longs pour réaliser les fameux plissés à l'ongle.

Une fois son apprentissage terminé, la lingère pouvait intégrer un atelier en ville ou se mettre à son compte à la campagne. Il n'était pas rare de trouver 4 ou 5 lingères par commune. Elle pouvait se mettre à disposition d'une maison où elle était nourrie, parfois logée, en plus de son salaire.

On fait appel aux lingères lors d'événements exceptionnels comme un mariage ou un baptême où elles se chargent de repasser les toilettes, jupons, guimpes, robes de baptême.

D'après "Parole-et-patrimoine – Les coiffes" – Adaptation et illustrations Pascal Jouy.